

Face à face dans l'émeute : éprouver l'espace urbain comme scène de l'agir conflictuel

Face to face in the riot : experiencing urban space as a scene of violent action

Élise Creully, doctorante
PREFICS EA 7469
Université Rennes 2
e.creully@gmail.com

Romain Huët, MCF HDR
PREFICS EA 7469
Université Rennes 2
rhhuet@gmail.com

Mots clés : émeutes ; espace urbain ; perceptions ; sensible
Keywords : riots ; urban space ; perceptions ; sensible

Résumé : Cette communication porte sur la reconfiguration du rapport à l'espace urbain au cours de situations d'émeutes. À partir d'une approche ethnographique, nous confronterons nos observations menées côté forces de l'ordre et côté émeutiers. Nous montrerons les points communs et les divergences de ces acteurs antagonistes dans l'appropriation de l'espace commun de leur agir. Nous insisterons sur les reconfigurations des perceptions et des émotions dans ce contexte. Enfin, nous aborderons les questionnements méthodologiques et épistémologiques auxquels donne lieu cette recherche.

Abstract : This paper presents the way in which the relation to space changes during a riot. From an ethnographic approach, we will compare our observations carried out from two opposite sides: the police side and the rioter side. We will show the common points and the differences of these antagonistic actors in the appropriation of the common space of their action. We will insist on the reconfigurations of perceptions and emotions in this context. Finally we will share epistemological and methodological questions.

Face à face dans l'émeute : éprouver l'espace urbain comme scène de l'agir conflictuel

Élise Creully, doctorante
PREFICS EA 7469
Université Rennes 2
e.creully@gmail.com

Romain Huët, MCF HDR
PREFICS EA 7469
Université Rennes 2
rhhuet@gmail.com

Vivre une émeute, c'est faire l'expérience d'un rapport modifié au lieu dans lequel elle se déroule. La ville, qui abrite les routines ordinaires de la circulation, du travail, du commerce ou de la flânerie, se revêt d'un cadrillage nouveau, au gré des déploiements de dispositifs policiers et des offensives entre manifestants et forces de l'ordre. Au cœur d'une émeute, les rues, les carrefours, les monuments, le mobilier urbain, les terrasses de cafés ou encore les grandes enseignes, se dépouillent de leurs fonctions habituelles, pour se transformer en cibles, en projectiles, en barricades ou en lieux du conflit. Tandis que le cours du quotidien est relégué à l'arrière-plan, le paysage urbain se métamorphose et s'agence alors autour de dispositions nouvelles, pour qui prend part aux affrontements. L'espace s'emplit de bruits stridents de tirs, d'explosions ou de sirènes. L'air se charge de l'odeur âcre dégagée par les feux ou se brouille de fumée et de gaz lacrymogènes. Dans ce contexte instable, où les perceptions telles que la vue ou l'ouïe sont altérées, il devient plus difficile de se repérer, de se (re)familiariser à l'environnement de l'action. Parce qu'il devient complexifié et différent, il apparaît que le rapport à l'espace occupe une place centrale pour comprendre de manière sensible ce que signifie « faire l'expérience d'une émeute ». En suivant Michel de Certeau, nous distinguerons le lieu de l'espace. Alors que le lieu désigne une configuration inerte de positions, l'espace est au contraire un lieu investi, approprié, qui abrite la variable du temps et qui est animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. Au cours de cette contribution à deux voix, à partir d'un programme de recherche ANR en SIC sur l'expérience sensible de la violence, nous allons croiser nos observations menées de deux côtés opposés :

celui des émeutiers et celui des forces de l'ordre¹. Il s'agira ainsi de proposer une compréhension globale des dynamiques qui animent ces groupes d'acteurs antagonistes, dans leur rapport à la ville, espace commun de leur agir. Nous montrerons les points de convergence dans leur manière de s'adapter à cet espace, ainsi que les contraintes et logiques d'action différentes qui les animent dans leur rapport aux lieux (déborder l'espace urbain pour les émeutiers ; le contrôler pour les forces de l'ordre). Notre propos s'articulera autour d'un fil conducteur : comment le rapport à l'espace urbain configure-t-il l'agir en contexte d'émeute ? Nous adoptons ici un angle d'analyse micro-situé, à partir de l'idée selon laquelle l'agir est interrelié aux agencements de l'espace urbain, dans « l'ici et maintenant de la situation ». Nous qualifierons tout d'abord les logiques selon lesquelles les acteurs de l'émeute s'approprient l'espace urbain (1) avant d'interroger l'agir dans l'exacerbation perceptive (2).

1. S'approprier l'espace urbain en le (dés) ordonnant

En contexte d'émeute, l'espace devient l'enjeu d'un rapport de pouvoir, d'une lutte pour la présence, entre les émeutiers et les forces de l'ordre. Il s'agit en quelque sorte d'une bataille rangée, qui se livre d'après des ressources et des positions fortement asymétriques.

1.1 Planter le « décor », prérogative des forces de l'ordre

S'assurer la maîtrise de l'espace urbain, terrain des affrontements, est un enjeu majeur pour les forces de l'ordre. Cette maîtrise repose sur un important travail de planification en amont, visant à organiser les répartitions optimales des moyens matériels et humains dans l'espace de la ville. Ces agencements ont pour but de se donner la capacité, le moment venu, d'empêcher ou de canaliser les troubles susceptibles d'advenir. Autrement dit, l'important est de créer et de maintenir les bonnes dispositions spatiales pour ne surtout pas se laisser déborder. Il s'agit d'un rapport à l'espace qui relève de la stratégie, telle qu'elle est décrite par De Certeau, c'est-à-dire que les forces de l'ordre « postule[nt] un lieu susceptible d'être circonscrit comme un propre et donc de servir de base à une gestion de [leur]s relations avec une extériorité distincte » (De Certeau, 1990 : XLVI). L'idée de faire de l'espace « un propre » consiste à « s'assurer une victoire du lieu sur le temps ». Autrement dit, il s'agit de se donner une

¹ Cette étude s'appuie sur une ethnographie des black blocs et des forces de l'ordre. Plus d'une cinquantaine de situations émeutières ont été étudiées entre 2014 et 2020.

indépendance par rapport à la variabilité des circonstances en aménageant le lieu de sorte qu'il devienne une ressource pour l'agir et une entrave pour l'adversaire. Les forces de l'ordre instaurent alors une « géographie seconde » (1990 : 158) en réalisant une redistribution des parties et fonctions de la ville. Telle place deviendra base arrière où sont garés les véhicules prêts à démarrer rapidement en renforts, tel endroit stratégique sera barricadé par des murs anti-émeutes, telles rues seront transformées en souricières, tels carrefours seront des points de contrôles, telles rues latérales abriteront les colonnes d'effectifs prêts à intervenir. Dans certains cas, les éléments de la ville susceptibles d'être utilisés à des fins violentes sont retirés par la préfecture à la veille de la manifestation (conteneurs de bouteilles, grilles de chantier...). Cette organisation de l'espace est à la fois statique (certains lieux sont interdits ou bloqués toute une journée) et mouvante (des barrages s'instaurent en cours de journée en fonction de la position du cortège, les effectifs et le matériel tel que le canon à eau se déplacent, etc). L'espace urbain est donc réagencé au gré de l'activité de maintien de l'ordre. Cette nouvelle organisation se superpose à celle du quotidien de la ville. Les espaces sont reconvertis mais continuent d'essayer de fonctionner comme à l'ordinaire en arrière-fond. Par exemple, les cafés restent ouverts jusqu'au dernier moment avant les affrontements puis rangent bien vite les chaises sur les terrasses. Dans cette maîtrise de l'espace, les forces de l'ordre établissent, au gré de différents bornages, « un ordre spatial [qui] organise un ensemble de possibilités et d'interdictions » (De Certeau, 1990 : 149). Cette partition de l'espace a vocation à rendre lisible la ville à partir d'une pratique panoptique permettant de mesurer, de contrôler et d'inclure l'adversaire dans sa vision, de le distinguer en tant que totalité visible. Il s'agit de voir loin, de prévoir, de devancer le cours des événements par la lecture de l'espace, dans un rapport surplombant à la ville. Ainsi, le maintien de l'ordre passe grandement par la maîtrise des lieux par la vue. La nasse, qui permet d'inclure les émeutiers dans sa vision, de les observer et de les contrôler, en est un exemple. À cela, s'ajoutent l'équipement en caméras et plus récemment en drones que l'on voit survoler les cortèges. De nombreuses images de la ville sont alors produites et alimentent les ajustements stratégiques décidés dans les salles de commandement. Enfin, notons que cette organisation de l'espace que nous avons décrite, contribue à créer des effets d'impression, ayant notamment pour effet de renforcer la dramaturgie du maintien de l'ordre. Celui-ci doit en effet beaucoup au théâtre. La géométrie des dispositions des gendarmes et policiers dans l'espace, le rythme des déplacements, le ballet des véhicules sont autant d'exemples d'une scénarisation qui a pour but de faire montre de puissance et de produire un effet maximal sur les sens et les peurs, pour aboutir ainsi à la dissuasion ou au découragement de l'adversaire (Jobard, 2013).

1.2 Jouer la carte de l'improvisation : tactiques émeutières

Contrairement aux forces de l'ordre qui apparaissent bien avant le début de la manifestation sur le théâtre de l'action de manière massive, l'émeutier attend son heure en coulisses. Ses manières de faire sont à l'opposé de la stratégie et de son arsenal de planifications et de prévisions dont il n'a pas les moyens. Si l'on reprend le langage de Michel De Certeau, le geste de l'émeutier relève au contraire essentiellement de l'agir tactique. La tactique « n'a pour lieu que celui de l'autre. [...] Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. » (De Certeau, 1990). Autrement dit, les émeutiers ajustent leurs trajectoires en fonction de l'ordre spatial façonné par la police. L'émeutier cherche à renverser cet espace quadrillé par le pouvoir. Il se déplace, il dérive, hasarde, il improvise. Le propre de sa trajectoire est d'empêcher sa « mise en carte », de faire autre chose des limites fixées. L'émeute est un art de tourner des parcours, de retourner les dispositifs, de s'immiscer dans l'espace urbain ordonné par le pouvoir. Face aux dispositifs de quadrillage et de mise en lisibilité de la ville par les forces de l'ordre, les émeutiers réintroduisent de l'illisibilité par la vitesse, les effets de surprise, la rapidité de leurs mouvements et la dissimulation. Par les masques, la capacité à se changer ou à décrocher rapidement, ils se rendent protéiformes, plus difficiles à saisir. L'émeutier développe un sens de la situation qui repose sur le flair, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, qui sont acquis par l'expérience. Selon De Certeau, la tactique, du fait qu'elle s'exerce sur le territoire de l'adversaire, « dépend du temps, vigilante à « saisir au vol » des possibilités de profit. [...] Il lui faut constamment jouer avec les événements pour en faire des « occasions » (1990 : XLVI). Sans vision d'ensemble de l'espace, l'action consiste à faire du « coup par coup » dans l'instant, en utilisant les failles que les conjonctures particulières ouvrent dans la surveillance des forces de l'ordre. En définitive, l'agir émeutier consiste tout comme la tactique, à « retourner le pouvoir par une manière d'utiliser l'occasion ». (1990 : XLV VIII). Le vertige de l'émeute, la jubilation proviennent précisément de ces trouvailles, d'une capacité à dérégler les planifications stratégiques. L'émeutier recherche l'excès, favorise l'exposition du désordre. Sa jouissance provient du plaisir de la dé-totalisation de l'espace, de l'altération du texte urbain et donc, de l'ordre. C'est une sorte de mise à distance du monde, un simulacre du désordre. Ainsi, l'appropriation de l'espace est centrale dans l'expérience émeutière, qui a pour justification essentielle le désir de repossession de la rue en tant que lieu de l'habité. Le slogan « Et la rue,

elle est à qui ? Elle est à nous » en est un exemple typique. Seulement, la manifestation manque tout autant le lieu qu'elle rêve de posséder. En effet, les émeutiers ont pour tâche de ne jamais rester statiques pour se préserver quelques chances d'échapper aux forces de l'ordre. Ils traversent les espaces, plus qu'ils ne les occupent durablement. Ce qui compte essentiellement, c'est le fait d'être là, de parvenir à rendre libres les espaces, même de manière éphémère. Il ne s'agit pas seulement de faire présence. Les émeutiers s'emploient également à altérer l'espace urbain par la destruction ciblée de vitrines, par des tags, des feux de poubelles, des barricades, etc. Ils impriment leur marque, c'est-à-dire qu'ils font en sorte que leur présence produise quelques effets sur le réel. Ces effets, bien éphémères, se saisissent par les sens et en particulier par le percevoir. Mais les émeutiers ne restent pas sur place. Ils n'existent qu'en se déplaçant, dans les interstices de la surveillance qu'ils déjouent. Face au rangement disciplinaire, ils opposent la dérive illégale. Dans sa logique d'appropriation de l'espace, la rhétorique émeutière appartient tout autant au registre du spectacle que celle des forces de l'ordre. Tout comme ces dernières, les émeutiers soignent leur mise en scène et leur esthétique du chaos dans l'espace urbain. Cela se traduit notamment par l'aspect vestimentaire (black bloc habillé de noir, équipé de masques à gaz, genouillères, blousons renforcés...), par le recours aux sons (diffusion de musique, martèlement de slogans, explosion de pétards et feux d'artifice, etc.), par les graffitis et traces de désordre laissées sur le passage du cortège (feux de poubelle, vitres brisées) ou encore par la présence de spectateurs tantôt solidaires ou désapprouvateurs qui créent un « espace d'attention » (Huët, 2019).

1.3 Du plan à l'instant : l'espace comme irréductible facteur d'imprévisibilité

De toute évidence, les situations d'émeutes sont soumises à une variabilité et à une incertitude très fortes. Celles-ci sont articulées autour d'une interrogation : des phases de débordements non maîtrisés vont-elles s'ouvrir ou non ? Tout se joue dans une temporalité extrêmement contractée dans laquelle il y a à lire des situations changeantes, pour élaborer des diagnostics en vue d'actions pratiques, tout en composant avec des éléments qui se dérobent. Pour réduire l'incertitude, la gestion rationalisée des forces de l'ordre s'appuie sur un important dispositif de prévision. L'enjeu est de « mue[r] en lisibilité la complexité de la ville et en fige[r] en un texte transparent son opaque mobilité » (De Certeau, 1990 : 141). Les stratégies de maintien de l'ordre sont ainsi alimentées par des données de surveillance visant à produire de la connaissance sur les tactiques émeutières, par la collecte d'informations stratégiques au moyen par exemple de l'infiltration de groupes d'extrême gauche ou de mises sur écoute (pratiques renforcées par une succession de réformes du renseignement depuis les années

2000)². En amont des manifestations, les forces de l'ordre se livrent donc à une importante activité de spéculation en recroisant les informations récoltées, visant à prévoir divers scénarios du déroulement des événements. Sur la base d'hypothèses visant à gérer, différencier, classer, hiérarchiser, les trajectoires sont planifiées par l'état-major, les déploiements des effectifs sont régulés, les points de tension sont anticipés, les zones sensibles sont identifiées et leur protection est renforcée, etc. On pourrait ainsi comparer la préparation des plans d'intervention des forces de l'ordre au travail du cartographe évoqué par De Certeau au sens où cette étape s'organise d'après des visuels et repose en partie sur des simulations théoriques. Autrement dit, un degré de méconnaissance des lieux subsiste. Le cartographe fait des plans mais ne sait pas comment les lieux vont être investis. Il planifie à partir d'hypothèses. Il en est de même pour les forces de l'ordre : on ne sait pas comment vont être exactement les lieux le jour-même. Avant d'arriver, une partie des effectifs (à l'exception des unités locales telles que la BAC par exemple), sont en effet étrangers à l'espace qu'ils vont occuper dans la mesure où ils reçoivent les plans d'intervention au mieux la veille ou sinon le matin même des opérations. Il s'agit alors d'aller se placer aux endroits indiqués par la hiérarchie. L'activité des forces de l'ordre se divise donc en plusieurs temps dont le premier est celui de l'hypothèse (écriture du scénario) et le deuxième celui de la confrontation à la réalité de l'instant amenant de nécessaires ajustements. Dans une moindre mesure, le black bloc et les émeutiers se livrent également à quelques prévisions même si celles-ci sont peu opérantes. Cela consiste par exemple, avant chaque manifestation, à se rencontrer à l'intérieur du groupe et entre les groupes. Dans ces moments, les techniques sont discutées : (qui amène le feu, le kit de dépavage ...), qui tient le drapeau, qui est tireur, « chouf », etc. Parfois encore, la cible prioritaire, les moments où le cortège pourrait être débordé, sont décidés. Mais il est très rare que chacun s'en tienne à ces planifications stratégiques peu informées. Dans ces configurations, l'espace urbain apparaît comme irréductible facteur d'imprévisibilité, susceptible de se transformer en « labyrinthe mobile et sans fin ». Il se fait tantôt adjuvant, tantôt opposant des groupes en présence dans ce jeu du chat et de la souris. Malgré la ritualisation, la préparation et l'anticipation des affrontements, la configuration des lieux demeure une variable qui ne s'actualise qu'au dernier moment. En effet, le cours pris par les événements peut basculer en fonction de la manière dont chacun des groupes en présence parvient ou non à investir le lieu comme il l'avait prévu. Par exemple, un lieu bloqué alors

² Pour une chronologie, voir notamment : Le Roulley S., Long J. (2018). Terrorisme, violences politiques et maintien de l'ordre. L'ultra-gauche comme cible de la terreur instituée ? *Journal des anthropologues*, 154-155, p.137-160.

que l'on ne s'y attendait pas, peut entraver l'action émeutière, en empêchant l'acheminement des groupes et des équipements vers les points de rendez-vous ou en obligeant à de multiples contournements qui épuisent et découragent avant de rejoindre les lieux des affrontements. De même, il n'est pas rare que lorsque les manifestations « partent en sauvage », la fuite des émeutiers ne se retrouve interrompue par une irruption involontaire dans une rue en cul de sac, où se trouve un barrage policier. Côté forces de l'ordre, la confrontation aux lieux dans le cours de l'action se révèle également décisive à plusieurs égards. Il arrive qu'une partie des effectifs mobilisés viennent d'une autre région et ne connaissent pas bien le secteur dans lequel ils ont été appelés en renforts (ex : gendarmes mobiles, CRS). Leur action est alors rendue plus ardue par le fait qu'ils évoluent en terrain inconnu et qu'il leur faut s'aménager des repères dans un lieu mieux connu par leurs adversaires. Dans les moments d'affrontements, de débordement et de perte de contrôle, lorsque l'on s'écarte des plans et qu'il y a latence dans le guidage radio, l'espace urbain se transforme en dédale sinueux. Il n'est alors pas rare de voir des colonnes de renforts tenter de décrypter le nom des rues, un plan à la main, cherchant où se rendre. Cette vision du lieu comme facteur d'imprévisibilité est cependant à nuancer en fonction des contextes. En effet, l'émeute a ses rituels, et selon les villes, il existe des lieux bien connus pour être systématiquement théâtre d'offensives. Toutefois, la confrontation aux lieux peut aussi être source de désorganisation pour les forces de l'ordre lorsqu'ils abritent des ressources imprévues pouvant servir l'agir émeutier. C'est le cas notamment lorsque des chantiers ou du mobilier urbain oublié se trouvent sur le passage du cortège. L'un des exemples emblématiques en est sûrement l'arrivée d'un bulldozer aux portes du ministère de Benjamin Griveaux rue de Grenelle à Paris, lors de l'acte VIII des Gilets Jaunes. Ces exemples montrent qu'au-delà des rationalisations et des préparations qui se font en amont des manifestations, la manière dont les acteurs vont se sentir dans l'espace et l'occuper, est bel et bien un facteur déterminant dans l'évolution du contrôle des situations.

2. Agir dans l'exacerbation perceptive

L'espace urbain pendant l'émeute devient fluctuant, changeant, volatile. Dans ce contexte, que l'on soit émeutier ou membre des forces de l'ordre, l'émeute est un moment de reconfiguration du corps et des sens, des perceptions et de émotions pour s'adapter à l'environnement de l'action.

2.1 Jeux de sens

De manière élémentaire, pendant une émeute, la manière de s'orienter et de se déplacer dans l'espace est différente de l'ordinaire. D'abord, la plupart des acteurs d'une situation émeutière se trouvent dans des lieux qu'ordinairement ils ne fréquentent pas³. Ensuite, tout participant à une émeute développe une latéralité des déplacements, c'est-à-dire que l'on marche ou que l'on court dans la ville en se positionnant toujours par rapport à quelque chose par des opérations de contournement. Les forces de l'ordre suivent les flancs et la tête du cortège qu'ils longent ou dépassent par les rues latérales, tandis que les émeutiers empruntent des chemins sinueux pour échapper à la police dont ils guettent les contrôles et barrages. Au prisme de ces positionnements, le rapport à l'environnement change. On se livre à des efforts d'anticipation de la configuration de l'espace, en essayant de deviner, guidés par la vue, les odeurs et les bruits, où seront les foyers d'intensité des affrontements et les obstacles divers (ex : barrages, jets de pavés, feux de poubelles, tirs de grenades lacrymogènes, etc.). À partir de là, se construisent les trajectoires optimales au milieu d'un parcours semé d'embûches, pour rejoindre les lieux escomptés. Il n'est d'ailleurs pas rare dans ces moments que l'ordinaire de la ville, qui perdure en arrière-plan, vienne compliquer la tâche des uns et des autres. Par exemple, la circulation et les départs précipités des véhicules des pompiers ou des forces de l'ordre sont très souvent entravés par des encombrements qui se créent dans les carrefours et les ronds-points, dus à la désorientation des automobilistes dont la trajectoire n'a pas été déviée à temps. Au cours des cheminements multiples au gré des offensives à travers la ville, le corps est soumis à différentes emprises. Il est « enlacé » par les rues qui le tournent et le retournent, possédé par les tourbillons d'odeurs, de bruits et de sensations qu'il rencontre. Les perceptions de ce corps, joueur ou joué, pris dans la nervosité ambiante, s'exacerbent. Pour preuve, il est fréquent à la fin d'une journée d'émeutes, de continuer d'entendre le bruit des tirs ou les clameurs du cortège qui résonnent dans la tête, même lorsque le calme et le silence sont revenus. Le corps se trouve pris dans des situations de « multi-expositions » (Augoyard, 1995), c'est-à-dire que des menaces de jets de projectiles, de prises à parti ou des agressions sensorielles (odeurs âcres de fumées, gaz lacrymogènes ...) sont susceptibles de surgir de toutes parts. Dans l'imminence de l'affrontement, le champ de vision se modifie pour acquérir une amplification et une fixité sur les détails tout en réduisant le périmètre couvert par le regard. Il se développe alors une conscience exacerbée de parcelles

³ À ce titre, les gilets jaunes ont sans doute été de ceux qui ont déplacé les lieux de conflictualité dans les zones qu'ils considèrent comme le lieu du pouvoir (Champs Élysées). Pour nombre d'entre eux, ils ont découvert ces quartiers au fil des actes nouant alors une progressive familiarité avec ces espaces qui leur étaient initialement étrangers. Il n'était pas rare d'observer des gilets jaunes contempler mais aussi jalouser ces espaces.

de la rue, de la moindre des aspérités de ses pavés. Dans certains moments d'intensité de l'action au contraire, aveuglé par la proximité de l'adversaire et ses équipements, noyé dans l'adrénaline, la fumée et les brouillards, il arrive de ne plus avoir conscience de là où l'on est. Pour reprendre les mots de De Certeau « un phrasé spatial fait de juxtapositions et de trous se crée » (1990 : 153). Lorsque les perceptions sont entravées, par exemple lors d'implantations statiques entre les murs de l'entrée d'une rue pour les forces de l'ordre, ou de nasse pour les émeutiers, nous remarquons qu'un basculement des sens s'opère, pour combler les cheminements interprétatifs qui se trouvent altérés. On voit, on entend et on sent différemment dans l'émeute : les sens deviennent un outil stratégique. Ainsi, pour combler le défaut de la vision, lorsque l'on est bloqué entre des murs, l'ouïe est davantage sollicitée pour comprendre ce qu'il se passe aux alentours. L'exacerbation de l'ouïe qui guette les bruits des affrontements ou l'approche du cortège permet de combler les lacunes de l'interprétation privée de l'appui de la vision et de « mettre en sens » la situation. À cet égard, il n'est pas anodin que le son soit aussi utilisé comme une arme pour épuiser l'adversaire. D'ailleurs, « considérée d'un point de vue guerrier, l'oreille est une cible vulnérable : on ne peut pas la fermer, on ne choisit pas ce qu'elle entend et les sons qui l'atteignent peuvent modifier profondément notre état psychologique ou psychique » (Volclair, 2011). Côté forces de l'ordre, cela se traduit par exemple par le recours aux grenades assourdissantes.

2.2 La dimension atmosphérique des émotions

Vivre une émeute, c'est aussi faire l'expérience d'émotions puissantes qui s'emparent alternativement de soi telles que la peur, la joie, l'excitation, la stupeur, la colère ou encore la rage. Cela alimente d'ailleurs le vertige de l'émeute (Huët, 2019). La particularité des émotions dans ces situations est qu'elles sont palpables, diffuses, comme présentes dans l'air et collectivement éprouvées ou du moins perçues. J-P Thibaud parle de « dimension atmosphérique de l'émotion », comprise comme « une tonalité affective qui colore la globalité de la situation présente en lui conférant une certaine physionomie » (Thibaud, 2002). L'espace de l'émeute, au-delà de sa configuration matérielle, est ainsi constitué de successions et de juxtapositions d'ambiances et d'atmosphères dont l'émergence est notamment favorisée par « les qualités sonores, lumineuses, olfactives ou thermiques du milieu ambiant ». Ainsi, l'émeute a par exemple une odeur, faite de mélange de gaz lacrymogène et de feux de poubelles. Ces atmosphères mettent le corps en mouvement, l'affectent et le saisissent, faisant montre d'une puissance d'imprégnation qui ne laisse pas intact celui qui les traverse. Les Champs Elysées le 16 mars 2019 (Acte XVIII des Gilets

Jaunes) étaient ainsi imprégnées d’ambiances et de tonalités affectives particulières et successives. Il y a eu de premiers affrontements autour de l’Arc de Triomphe dans la matinée. Puis une phase d’accalmie au début de l’après-midi avec un climat de détente et d’impression de retour à la normale sur les terrasses des cafés et les abords des magasins au bas de l’avenue. C’est vers le milieu de l’après-midi que de manière fulgurante, le black bloc a changé la physionomie de cette avenue, en brisant les vitrines des magasins et en recouvrant les murs de tags. Quiconque a marché sur cette avenue cet après-midi-là, s’est senti imprégné de cette atmosphère de chaos, de stupeur diffuse, de suspension (joyeuse pour la majorité des manifestants présents) du cours de l’ordinaire. Les papiers échappés de magasins, qui volaient dans l’air, les mannequins sortis des vitrines et répartis dans la rue, les bris de vitres au sol, le « Fouquets » en feu, les couleurs des slogans sur les murs contribuaient à conférer à cet espace une tonalité nouvelle. Pendant quelques minutes, chacun ne faisait plus rien d’autre que regarder les murs, déambuler sur l’avenue en ouvrant grand les yeux, en étirant ce moment inédit. Puis l’ambiance a de nouveau changé très rapidement en fin d’après-midi avec un climat de peur qui s’est diffusé avec le retour des offensives des forces de l’ordre, du canon à eau et des tirs de lacrymogènes pour instaurer le retour à l’ordre. En suivant la proposition de G. Chamayou (2010), on peut considérer que l’espace urbain devient « scène de chasse ». Les chasseurs urbains⁴ – les policiers – poursuivent et tentent de capturer les proies que sont les émeutiers. Or, les « courses poursuites » sont des propulsions affectives tant pour les forces de l’ordre que pour les émeutiers. Pour les forces de l’ordre, il y a le désir et le plaisir de la traque. Comme le souligne G. Chamayou, la chasse est un « amusement intense ». Dans son sens classique, elle suscite chez le chasseur la plus grande excitation. Toutefois, il se trouve que la loi ou les ordres émanant de la hiérarchie sont susceptibles de ruiner ou tout du moins de diminuer ce plaisir. C’est par exemple le cas lorsque les agents des forces de l’ordre sont empêchés d’intervenir par le commandement alors même qu’ils pourraient remarquer une opportunité⁵. Les ordres hiérarchiques privent le chasseur d’exercer ses facultés et sont alors des entraves au plein épanouissement de la poursuite⁶. Ajoutons qu’il se développe une intense technologisation de la poursuite (reconnaissance faciale, vidéos, etc.). L’efficacité de ces dispositifs est indéniable. Seulement, ils participent à une

⁴ Précisons que dans ce cas de figure, le pouvoir ne connaît qu’abstraitement ses proies. Il délègue cette confrontation directe aux forces de l’ordre. Le pouvoir pourrait alors peiner à avoir une intelligence sur ses proies car il délègue la traque à des corps spécialisés. Le bon chasseur est précisément celui qui est capable de se mettre à la place de sa proie, d’anticiper son comportement.

⁵ D’ailleurs, il n’est pas rare que les acteurs de terrain se plaignent d’un commandement trop lointain, trop lent à décider et trop peu confiants aux initiatives que les premières lignes pourraient prendre.

⁶ À ce titre, on pourrait penser que les corps spécialisés comme la BAC ou la BRAV-M ont un commandement plus souple laissant ainsi aux agents davantage d’initiatives spontanées que les corps classiques que sont les gendarmes mobiles et les CRS.

dégradation qualitative du travail policier dans la mesure où on lui ôte ce qui lui procure le plus de plaisir. On substitue des relations froides et technologiques aux relations charnelles avec les proies. L'émeutier éprouve lui aussi un vertige en particulier dans sa condition de proie. Il lui faut résister au chasseur, être en capacité d'anticiper les réactions de ses poursuivants (Chamayou, 2010 : 102), de lire l'action du chasseur. Toute la ruse consiste alors à fuir en maîtrisant ses traces, en créant de la surprise, c'est-à-dire en défiant les habitudes de ses poursuivants. Sa fierté est grande lorsqu'il est parvenu à lui échapper ou à déborder le dispositif policier en dépit de l'asymétrie des conditions matérielles de la chasse. Non seulement, l'émeutier échappe au pouvoir. Mais plus que cela, il objective le pouvoir qui est alors contraint de se déployer en masse pour canaliser sinon attraper le fugitif. L'émeutier nargue le pouvoir en dévoilant aux yeux de tous la relative impuissance de l'État à maîtriser le caractère turbulent d'une partie de sa population. Par l'action émeutière, le pouvoir cesse d'être discret et est obligé à devenir invasif. Dans de rares cas, la proie se mue chasseur. Il y a alors un inversement momentané des rapports de force ce qui constitue alors le summum de la joie émeutière.

2.3 Enquêter en terrain mouvant

Dans l'émeute, le chercheur est amené à déplacer son regard pour l'ajuster à un observable protéiforme qui se dérobe parfois de manière fugace. Il y a alors à déployer diverses techniques pour approcher ces situations prises pour objet d'étude. L'ethnographie s'oriente ainsi vers une sociologie de chair, une connaissance par corps (Wacquant, 2015), qui consiste pour le chercheur à faire lui-même l'expérience des phénomènes en se laissant affecter par eux, dans son corps et ses sens. Cette méthode se justifie particulièrement face à l'émeute qui se passe bien souvent de mises en mots. Ce n'est qu'en immersion dans la situation et en la vivant lui aussi que le chercheur peut approcher les tourbillons de sensations et d'émotions qui animent ses protagonistes. Nous nous plaçons ici dans le sillage du tournant émotionnel et du regain d'intérêt pour le sensible qui gagnent les sciences sociales (Corbin, Courtine, Vigarello, 2016) Cette posture soulève un certain nombre de questions déontologiques⁷ et épistémologiques. Tout d'abord, cela nous conduit à réinterroger la place de la rationalité dans notre manière d'appréhender la connaissance scientifique. Depuis Platon, il est acquis dans la pensée occidentale que la connaissance n'est valide qu'à partir du moment où elle s'est purifiée du milieu sensible, synonyme de spéculations et d'approximations (Didi-Huberman,

⁷ Dans le cadre de cette communication, nous laisserons de côté l'aspect déontologique qu'implique ce genre de travail. Nous ouvrirons cette réflexion dans le cadre d'une prochaine publication.

2014). Dès lors, comment produire de la connaissance à partir de matériaux non rationnels tels que les émotions, les sensations, les tonalités affectives, en étant nous-mêmes immergés dans les phénomènes observés et en travaillant à partir de notre propre expérience charnelle ? Comment objectiver nos cadres d'analyse ? Quels « bilans » pouvons-nous retirer de nos observations ? Il nous faut ici progresser en terrain mouvant et nous déprendre d'un certain nombre de nos réflexes scientifiques pour construire d'autres manières de cheminer. Par exemple, il nous faut revoir notre attachement aux procédures de vérification et à notre manière d'administrer la preuve et accepter une absence de méthode que l'on pourrait formaliser rigoureusement. Dans le domaine du sensible, la méthode relèverait en effet plutôt du tact et des capacités d'attention de l'observateur. On peine en effet à savoir comment connaître le sensible. Nous pouvons reprendre l'exemple de l'ambiance et de la tonalité atmosphérique des émotions que nous avons évoquées tout à l'heure. Capter cette part de l'expérience et du vécu des situations pose un certain nombre de problèmes. Si l'on reprend les mots de Thibaud, il nous est acquis que les tonalités affectives sont « diffuses, parce que non localisables et infra-conscientes » (Thibaud, 2002). En d'autres termes, « de l'ordre du vague, l'ambiance ne se présente pas comme un objet que l'on peut facilement décrire et délimiter ». Il nous faudrait alors, pour reprendre ses termes, « opérer de bais » en ne se demandant plus « qu'est-ce qu'une ambiance ? », mais en cherchant plutôt « qu'est-ce qu'une ambiance permet d'être, de faire et de percevoir ? ». Ainsi, pour essayer de répondre à la question « qu'est-ce que le chaos », qui semble abyssale à première vue, nous pouvons tenter de formuler comment nous sommes, ce que nous faisons et ce que nous percevons dans ces moments.

Conclusion :

Tout au long de cette présentation, nous avons essayé de donner à percevoir la ville dans l'émeute en tant qu'espace vécu et approprié par ses acteurs, qui ne se réduit pas à un pur contenant formel ni à un simple système de coordonnées géométriques. Il s'agit pour nous dans cette recherche que nous menons, d'essayer d'élargir notre acception de la situation, de l'environnement, du contexte et de l'espace à des composants d'ordinaire évacués, tels que les ambiances et les atmosphères. L'enjeu est ainsi d'essayer de dépasser une conception intellectualiste de l'action en développant une approche qui intègre les sensations et les émotions pour tenter de saisir au plus près « l'agir en train de se faire », à partir de son imbrication dans l'espace matériel, l'environnement perceptif et le contexte sensoriel de sa survenue. Autrement dit, il nous faut repenser la relation entre l'organisme humain et son

environnement en procédant à une « sensibilisation de la pratique » (Thibaud, 2002). En suivant Anthony Pecqueur (2012), cela suppose « d'achever de décentrer la vision » en interrogeant toute une gamme de phénomènes et de perceptions peu travaillées telles que le mouvement, la volatilité, la vitesse, les sons ou encore les odeurs. Néanmoins, restituer la ville dans l'émeute en suivant ce projet généreux, pose des difficultés d'ordre méthodologique et épistémologique pour le chercheur habitué à œuvrer au prisme de la rationalité de ses protocoles de validation scientifique. Il se confronte alors aux limites de la production de la connaissance telle qu'il la conçoit habituellement : « s'il est vrai que les forêts de gestes manifestent, leur marche ne peut être arrêtée dans un tableau, ni le sens de leurs mouvements circonscrit dans un texte [...]. C'est une errance du sémantique, produite par des masses qui évanouissent la ville en certaines de ses régions, l'exagèrent en d'autres, la distordent, la fragmentent et la détournent de son ordre pourtant immobile » (De Certeau, 1990 : 154). Nous proposons alors de déplacer notre conception de la recherche vers un autre genre de savoir consistant à faire surgir le réel plutôt que le fermer dans des systèmes explicatifs et clos.

Bibliographie

Augoyard, J-F. (1995). L'environnement sensible et les ambiances architecturales. *Espace géographique*. Tome 24, n°4, p. 302-318.

Chamayou, G. (2010). *Les chasses à l'homme*. Paris, La Fabrique.

Corbin, A., Courtine, J.-J., Vigarello, G. (Dir.). (2016). *Histoire des émotions*. Vol. 1, Paris, Éditions du Seuil.

De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*. Paris, Gallimard.

Didi-Huberman, G. (2014). *Essayer, voir*. Paris, Les Éditions de Minuit.

Huët, R. (2019). *Le vertige de l'émeute*. Paris, PUF.

Jobard F. (2013). Préface. *Maintien de l'ordre*. Paris, Hachette Pluriel Reference.

Le Roulley S., Long J. (2018). Terrorisme, violences politiques et maintien de l'ordre. L'ultra-gauche comme cible de la terreur instituée ? *Journal des anthropologues*, 154-155, p.137-160.

Pecqueux, A. (2012). Les « affordances des événements : des sons aux événements urbains. *Communications*, n° 90, p. 215-227.

Thibaud, J-P. (2002). L'horizon des ambiances urbaines. *Communications*, n° 73, p. 185-201.

Volclair, J. (2011). *Le son comme arme. Les usages policiers et militaires du son*. Paris, La Découverte.

Wacquant, L. (2015). Pour une sociologie de chair et de sang. *Terrains & Travaux*. N° 26, p. 239 – 256.